

Les renards volants tomberont comme des mouches

Annie Perreault

Numéro 8, 2008

Dépanneurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

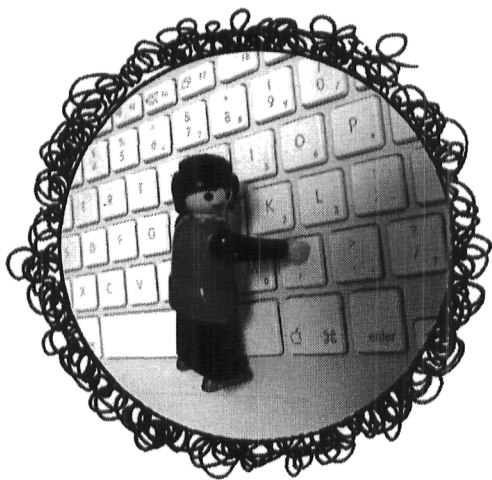
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, A. (2008). Les renards volants tomberont comme des mouches.
Biscuit Chinois, (8), 18–25.



Annie Perreault

Annie Perreault a publié quelques nouvelles ici et là. En 2000, elle a remporté le premier prix des Prix littéraires Radio-Canada.

D'un naturel désabusé, elle lit tout de même chaque soir des histoires qui finissent bien à ses enfants.

Un jour, elle publiera peut-être un roman. Un jour. Elle a déjà un bon titre, mais entre la grosse vie sale et la discipline qui mène loin, elle choisit en général la grosse vie sale.

les renards volants tomberont comme des mouches

Le livreur du dépanneur pourrait bien être la dernière personne à me voir vivante. Il s'appelle Paul et il est difficile d'attirer son attention. Je suis là, dans ce cadre de porte trop grand pour moi, trop grand pour une vieille dame comme moi. Je cherche ma monnaie. Je crois bien que je rapetisse d'année en année, bien que personne ne m'en informe, le médecin ne daignant pas me mesurer. À la clinique, on s'inquiète surtout de ma maigreur : « Si vous continuez comme ça, madame, il ne restera bientôt plus grand-chose de vous. »

Pourtant, je suis toujours là. Je prends mon temps. Je compte mes sous noirs devant le livreur. Il dépose les sacs par terre, plutôt délicatement. Il ne s'énerve pas. Il contemple mon appartement comme s'il était sur le seuil d'un immeuble en visite libre. Il ne me regarde pas assez à mon goût. Après tout, j'ai enfilé mes bagues et je me suis coiffée exprès, un chignon bien serré, du genre ballerine. Mais Paul est si grand, il ne doit voir que le dessus de ma tête. Heureusement, mon crâne n'est pas trop dégarni. À vue d'oiseau, on me donne peut-être même cinquante, soixante ans ; avec une teinture, on pourrait viser la trentaine.

— Vous savez, j'ai quatre-vingt-quatorze ans.

Je l'ai dit. Je m'étais promis que je n'en parlerais pas. Je l'ai dit la dernière fois aussi. Et toutes les autres fois que Paul m'a apporté ma commande. C'est plus fort que moi. C'est comme une médaille que je porte, d'être encore chez moi à me débrouiller toute seule, à faire livrer mon pain et mon lait et mon jambon cuit à ma porte. Je dis mon âge plus souvent que mon nom. Je n'attends même pas qu'on me pose la question.

— Quatre-vingt-quatorze ans...

Le livreur répète, ne rajoute rien. En effet, qu'y aurait-il à ajouter? Tout est là, dans ces points de suspension que j'entends très bien. Trois minuscules marques alignées à l'horizontale qui s'inscrivent quelque part entre lui et moi comme un malaise, comme un verre d'eau qu'on vous jette au visage.

Il n'est pas encore midi et il fait une chaleur suffocante. J'ai peur de sentir mauvais. Paul dit que juillet sera anormalement chaud cette année, qu'on craint des catastrophes. Il regrette le mot, il ne veut pas m'inquiéter pour rien. Je sais qu'il me lance un avertissement : à mon âge, il faut se méfier de la canicule.

Pour lui montrer que j'en connais un peu sur le sujet, je lui parle des renards volants, ces chauve-souris qui ne vivent qu'en Australie. Je surprends de l'agacement sur son visage. Il croit peut-être que j'invente? Pourtant, je l'ai vu à la télé pas plus tard qu'hier. Un spécialiste, un Allemand, je crois, expliquait que certaines espèces animales allaient mourir de chaleur. Les chauves-souris seront les premières à tomber comme des mouches. Le chercheur racontait qu'un jour de janvier de cette année, en plein été

austral, des milliers de renards volants sont tombés des arbres où ils étaient accrochés, raides morts, assommés par une chaleur record de quarante-trois degrés. Le reportage se terminait sur une note alarmante : peut-être que d'autres espèces succombaient déjà à la chaleur, sans qu'on ne s'en rende compte, car tous les animaux ne meurent pas au vu et au su des humains, en tombant d'une branche.

Paul hoche la tête. Il repart sur sa bicyclette. Même avec mes histoires de chauves-souris, je n'arrive pas à le retenir bien longtemps. Une fois, j'ai fait exprès de renverser mon porte-monnaie par terre. J'avais l'air franchement désolée pendant que les sous noirs s'éparpillaient dans l'entrée, jusque dans les fissures du plancher, mais je crois que Paul n'y a pas cru. Il s'est tout de même penché pour ramasser la monnaie.

Notre relation, si on peut dire, a commencé en septembre dernier. Ce matin-là, ils ne passaient que les deux avions en boucle à la télé. C'était pourtant l'heure de mon émission de cuisine. J'ai bien senti que je n'étais pas dans le coup. Tout l'avant-midi et tout l'après-midi, la programmation régulière a été interrompue. Les avions, le ciel de New York, les gratte-ciel de New York, tous ces étages qui s'effondraient sur eux-mêmes comme une pile d'assiettes de porcelaine, et les gens qui semblaient sortir d'un sac de farine, la terreur sur les visages comme je ne l'avais jamais vue. Les journalistes à la télé répétaient les mêmes informations, montraient les mêmes images et cette fumée, toujours plus épaisse. Rien ne semblait vouloir nous rassurer. Je n'osais pas sortir de chez moi. J'ai composé le numéro du dépanneur, j'ai passé ma commande, de quoi tenir plusieurs jours : du lait, du pain, du jambon en tranches, du thon en boîte, des légumes en conserve, des céréales,

pourvu qu'elles soient riches en fibres. Même si mon cœur battait fort, j'ai pensé aux fibres, je me suis aussi souvenu de prendre mes comprimés de calcium et mes vitamines en gélules, plus tard dans la journée. J'ai donné mon adresse à la caissière.

En raccrochant, j'étais déjà un peu moins inquiète. Quelqu'un allait venir. Je me suis fait un chignon rapide. J'ai lavé mes mains, je les ai frictionnées avec une lotion parfumée. J'ai mis du vernis sur mes ongles. Une coquetterie de vieille dame qui ne reçoit pas souvent. C'était un peu bâclé. Avec mes mains qui tremblent, c'est inévitable, le vernis finit toujours par faire des pâtés aux coins des ongles, à empiéter sur les cuticules. J'ai nettoyé avec un coton-tige, puis je suis allée me poster à la fenêtre, comme à l'époque où j'attendais le retour de mon Léo, vers les cinq heures chaque jour, sauf le dimanche. Certains soirs, quand mon mari était en retard, je disais : « Mon Dieu, faites qu'il ne lui soit rien arrivé ».

C'était la première fois que je passais une commande téléphonique depuis la mort de mon mari. J'allais moi-même chercher mes choses d'ordinaire, même l'hiver, lorsque les trottoirs étaient glacés, enneigés, même à la limite du praticable, je me débrouillais.

Mon Dieu, faites que le livreur arrive rapidement.

Pourtant, quand j'ai entendu sa bicyclette s'arrêter devant chez moi, j'ai été prise de regret. Pour tout dire, j'étais nerveuse. Il faut avouer qu'avec les événements, ces avions qui se fracassaient sur des gratte-ciel, et la routine de ma journée complètement chamboulée, je n'avais pas les idées claires. Quand j'ai ouvert la porte, je ne m'attendais pas à trouver un homme aussi grand devant mes yeux. Chez moi, c'est si haut de plafond, je ne m'y habitue pas,

c'est comme si ça me rapetissait. Moi, petite et maigre à ses pieds, la peau et les os sous mon chignon, et lui deux fois ma taille, chargé de provisions, ça m'a tout de suite mise mal à l'aise. Comme s'il allait tomber sur moi, m'assommer avec mes conserves, comme si j'allais mourir aplatie dans une flaque de lait où flotteraient tranches de pain et de jambon.

C'est que je ne vois plus tellement de monde, et je m'invente mes petites peurs. Je connais des femmes qui craignent d'aller seules au guichet automatique, d'autres qui refusent d'ouvrir leur porte, même aux gens du recensement. Moi, l'espace de quelques secondes, j'ai vraiment cru qu'il allait m'assommer vite fait, qu'il éventrerait mon matelas, qu'on ne retrouverait mon cadavre que plusieurs jours après, à cause de l'odeur. J'ai pris comme qui dirait une profonde inspiration. J'ai un peu honte aujourd'hui d'avoir aligné ces idées dans ma tête alors que Paul me tendait si gentiment mes paquets. Il regardait au-delà de moi, par la porte ouverte du salon, l'écran de la télévision. Visiblement, ça l'inquiétait, lui aussi, ce qui se passait à New York ce jour-là.

J'ai dit :

— C'est encore l'avion.

Il y avait quelque chose comme de la pitié ou de l'incrédulité dans ses yeux. En pointant vers le téléviseur, il a mentionné quelques noms de lieux dont je n'avais jamais entendu parler. Je les ai oubliés depuis, mais ce jour-là, après son départ, j'ai cherché dans mon dictionnaire, j'ai même sorti mon atlas. Je ne trouvais rien. Pourtant, j'ai fait beaucoup de mots croisés dans ma vie, j'ai l'habitude de chercher ce genre de choses – noms de rivières, villes d'Asie à l'orthographe impossible. Il faut dire que mon

atlas date pas mal, et mon dictionnaire aussi, comme toutes les choses dans cette maison. Léo, mon mari, disait toujours : « Tant que c'est bon, on le garde. » Vers la fin, mon Léo commençait à défaillir, ou plutôt sa mémoire. Je n'ai pas pu le garder à la maison. J'aurais bien aimé le garder à la maison. Il serait peut-être encore vivant, mais ça ne sert à rien d'avoir des remords.

C'est comme ça que depuis septembre une petite routine s'est installée. Quand je n'ai plus de lait, plus de pain, je me lève le cœur léger. Je me rafraîchis rapidement au lavabo, à la mitaine comme on dit. J'enfile mes bagues. Je noue une écharpe de couleur vive à mon cou, là où les rides s'accroissent. Je ramène mes cheveux à l'arrière. J'empoigne les mèches, je forme un chignon très haut sur ma tête que je fixe avec des épingles faites exprès. Ça tire sur les bords du visage. Une astuce de vieille dame pour se tendre la peau, pour révéler ses pommettes. Je frotte mon visage avec une brosse drue. Quelqu'un m'a dit, il y a longtemps, que c'est ce que font les actrices françaises pour vieillir en beauté, pour garder la peau jeune. Était-ce Michèle Morgan ? Arletty ? Peu importe. Je débarrasse mon front, mes joues, le creux arrondi de mes narines, toute la surface de mon visage de ses peaux mortes, floconneuses. On appelle ça des squames, c'était d'ailleurs dans une grille de mots croisés la semaine dernière. J'applique en mouvements circulaires une crème de jour. Une odeur rance qui ne dit rien de bon me lève le cœur, mais c'est tout ce que j'ai pour m'enduire la peau.

Je lisse les rides comme on lisse un chiffon, du plat de la main. J'essaie de mettre de l'ordre dans mon visage, avec des mouvements larges, précis, le genre de gestes qu'on emploie pour débarrasser de ses plis le drap d'un lit défait. Je me prends pour une esthéticienne, pour une femme de ménage qui repasse non pas du coton mais de la chair, un

épiderme dans ses derniers jours. Évidemment, après tout ce frotage et ce lissage, j'ai la peau en feu. Et puis ça ne tient pas, ça prendrait des épingles faites exprès.

Je ne sais pas combien de temps il pourra encore durer, ce rituel, ces appels au dépanneur pour du lait, du pain, pour de la compagnie dans un cadre de porte. Je sais que je suis prête à mourir. J'ai survécu à l'hiver, il a fallu laisser passer le printemps, m'emplir les poumons de l'odeur de terre mouillée, de vase, de neige fondue, et attendre les beaux jours. Vous savez, j'ai quatre-vingt-quatorze ans. Ça fait beaucoup d'années, et ça commence à faire beaucoup de syllabes à prononcer pour dater une petite chose comme moi.

Paul m'envoie peut-être un signe. Je pourrais mourir ce soir, demain, pendant les records de chaleur de juillet, au plus fort de la canicule. Poser mon corps sur le lit, attendre dans la moiteur des draps que le sommeil me prenne, puis avec lui la mort, indolore, passée inaperçue. C'est ce dont rêvait Léo, mourir dans son sommeil, mourir de sa belle mort. Si seulement c'était si simple, laisser mon sang s'évaporer comme un parfum quitte son flacon. Ne plus boire, me dessécher complètement, avec autant de facilité qu'une plante assoiffée vire au brun, jusqu'à en devenir friable, puis me laisser ramasser comme une feuille morte, finir dans un herbier plutôt qu'au cimetière.

Pour le moment, je suis toujours vivante. J'ai l'air de me donner beaucoup de mal pour un simple livreur de dépanneur. Il ne s'agit pas vraiment de ça. J'ai passé l'âge depuis longtemps. Tout ce que je veux, c'est qu'on me remarque. Qu'on voie mes bagues, mon écharpe à la couleur impossible, mon chignon ridicule. Je ne veux surtout pas être un de ces animaux qui meurent de chaleur sans que personne ne s'en aperçoive.